

MARIE NDIAYE

# ROSIE CARPE



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 2001 by LES ÉDITIONS DE MINUIT  
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris

[www.leseditiondeminuit.fr](http://www.leseditiondeminuit.fr)

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire  
intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur  
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie,  
20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris

ISBN2-7073-1740-3

Mais elle n'avait cessé de croire que son frère Lazare serait là pour les voir arriver, elle et Titi, que Lazare, frère aîné, aurait le bon goût de lui épargner l'attente inquiète et légèrement humiliante parmi la foule de vacanciers que des hôtes rétribués, eux, venaient chercher, surgissant de toutes parts avec leur grand sourire blanc et, aux pieds, leurs claquettes de plastique qui les annonçaient d'un bruit mouillé, et leurs bermudas sans soucis et leurs joyeuses chemisettes ornées d'injonctions humoristiques. Il lui avait même paru d'une telle évidence que son frère Lazare, quoi qu'il fût devenu, se mettrait en frais pour elle et l'accueillerait dès sa descente d'avion avec les signes d'une attention quelconque (pas de fleurs, car elle n'était que sa sœur, mais tenue élégante pour l'honorer et peut-être, cadeau pour Titi), qu'à deux reprises elle marcha vers un jeune homme qui aurait pu être Lazare tel qu'elle l'espérait, en souriant et tendant sa joue de loin, tirant Titi qui trébuchait de fatigue.

Elle s'écriait gaiement : « Lazare ! Yaouh ! » Puis elle chatoillait le creux de la main de Titi et Titi, brave et obéissant, criait : « Tonton ! Yaouh ! »

Mais pas de Lazare, rien que de la confusion et de l'embaras, ensuite une sorte de colère mauvaise lorsqu'elle se rappela qu'elle était venue précisément pour en finir avec ces sentiments-là, de gêne et de honte, et c'était son frère Lazare qui

les lui faisait éprouver de nouveau, alors qu'elle débarquait à peine et ne voulait, sur cette terre nouvelle, rien connaître de ce qu'elle quittait, en fait de tracas et de pesanteur. Voilà que son frère Lazare lui recollait le nez dedans, avant même de s'être montré, et voilà qu'elle était, encore et de nouveau, mortifiée.

Rosie entoura les épaules du garçon, Titi, dont les yeux se fermaient malgré lui, elle le poussa doucement vers une banquette, dans un coin de la salle d'attente.

Son frère Lazare n'avait guère connu Titi.

Qu'allait penser Lazare, se demanda-t-elle, lorsqu'il arriverait enfin et découvrirait cet enfant maigre et pâle, aux jambes si blanches, si osseuses, sous le large short colonial qu'elle lui avait acheté et qui lui semblait maintenant, à elle (kaki et bardé de nombreuses poches à soufflets), parmi les tenues bariolées, austère et vieillot ? Son frère Lazare verrait un petit monsieur de six ans démodé et fragile, qui, dans son short et son polo, n'avait rien de la vivacité internationale, de l'espèce d'enjouement démocratique qui faisaient bondir et sauter entre les sièges, malgré la fatigue, les autres enfants, là, se dit Rosie. Lazare remarquerait tout de suite que Titi n'était ni gai ni pétulant ni léger, qu'il n'avait pas de mots charmants ni de sourires malins, et que, comme par un fait exprès, ses sandales marron, ses socquettes blanches, en attes-

taient. Rosie observa que les autres gosses ne portaient que des chaussettes imprimées et des chaussures de sport. Et son frère Lazare n'allait-il pas, comme elle maintenant, comprendre immédiatement qu'une petite existence qui débutait sous le signe de la correction bourgeoise, maladroitement imitée (l'idée qu'elle s'en faisait de loin !), n'avait que peu de chances de se déployer naturellement vers la réussite, l'harmonie

tranquille, l'équilibre des désirs et des moyens ? Tout cela, c'était certain, son frère Lazare le saisirait au premier regard, se dit Rosie.

Elle s'assit près de l'enfant, la grosse valise bien calée entre ses cuisses. Elle posa la main sur le bras maigre, presque transparent, de Titi, il tourna vers elle son visage anxieux, et Rosie lui souffla :

– Je vais t'acheter de vrais vêtements de vacances, tout un tas, oui. Tu seras content ?

– Et Lazare, où est Lazare, maman ?

– T'en fais pas, le voilà.

Et Rosie n'avait répondu ainsi que pour gagner un peu de temps, car l'inquiétude constante et sinistre de Titi la troublait (depuis toujours, disait-elle, l'enfant avait peur, sans motif, comme une chouette, un petit augure détraqué), et aussi dans le vague espoir que les mots feraient apparaître celui dont il était question, mais à présent ses yeux se plissaient et une chaleur soudaine rougissait sa nuque et ses joues, comme elle apercevait, dans la porte à battants, la longue silhouette de son frère Lazare. Une éternité s'était écoulée depuis l'arrivée de l'avion, lui semblait-il. Elle pensa qu'elle s'était assoupie sans doute, car la salle était déserte et son propre crâne bourdonnait. Et la nuit était venue.

– Il est là, mon Titi. C'est lui, dit-elle sans joie, brusquement intimidée.

Titi avança les lèvres, hésitant, fronça le nez puis murmura :

– Yaouh, tonton.

Elle remarqua comme les cheveux ternes de l'enfant paraissaient clairsemés, comme on apercevait bien son crâne bleuté, entre les mèches raides. Mais, songea-t-elle, elle prendrait soin de Titi à présent, le nourrirait convenablement, ferait de lui

un garçon pétillant et dynamique, dont la décontraction, la légèreté, interdiraient de deviner d'où il venait. Son impatience à transformer Titi et l'impossibilité de commencer tout de suite la rendirent rêveuse. L'enfant lui pinça doucement la hanche.

– Il est là, maman. Lazare.

Elle sentit qu'il était mal à l'aise, effaré. Dans un effort pénible, elle adapta son regard à la forme mince qui s'approchait d'eux sans hésiter. Puis elle sentit monter dans sa gorge l'envie de vomir, elle pressa les lèvres, ferma les yeux.

Mais était-ce bien son frère Lazare ?

– Je ne sais pas si c'est lui, Lazare, glissa-t-elle à Titi. Ne t'en fais pas, hein.

Il eut un petit cri de déception que l'autre, le jeune homme qui était peut-être Lazare, entendit certainement.

Les poings serrés, elle se concentrait de toutes ses forces sur la nécessité de faire refluer la nausée. Titi, coutumier de la situation, soudain plein de sang-froid, lui tapotait le dos. La tête vide, elle rouvrit les yeux.

Comment pouvait-elle douter de l'aspect de son propre frère ?

Le haut-le-cœur était dompté mais toujours en faction, plus bas, au creux de l'estomac.

Et qui était Lazare, qu'était-il devenu, Lazare, frère aîné ? Il y avait maintenant cinq ans qu'ils ne s'étaient vus, depuis le jour où il avait choisi de s'exiler vers cette terre inconnue d'eux, dans l'espoir d'y prospérer. Mais, à présent, comment être certaine que celui-là n'était pas Lazare, avec sa peau sombre, ses cheveux ras à la ligne bien nette sur le front et les tempes ?

Elle et Titi frissonnaient dans la salle climatisée, étant là depuis longtemps, sans bouger, et Rosie redoutait que l'enfant

n'eût déjà pris froid. Elle l'étreignit, le frictionna un peu. Ses gros yeux pâles tout agrandis d'incompréhension et de crainte, l'enfant lui dit à l'oreille :

– C'est un Noir. Je le vois bien. Est-ce qu'il peut toujours être Lazare ?

– Un Noir ? Chut. Et toi, est-ce que tu connais Lazare ? Tu n'as jamais vu Lazare, pas vrai, dit Rosie, alors chut, mon Titi, chut.

Elle se leva, les bras écartés, souriant d'un air vague et amical, mais troublée soudainement par la certitude qu'ils formaient tous les deux, Rosie et Titi, quelque chose de pathétique, d'incertain, elle dans ses vieux vêtements de Paris qui l'engonçaient déjà, et Titi tout perclus d'appréhension, raide et inquiet jusqu'à paraître stupide.

Es-tu Lazare ? pensait Rosie, considérant la nouvelle figure qui se penchait vers elle. Car il devait s'incliner, étant si grand, pour l'embrasser, quatre fois, comme en famille.

– Maman, ça ne peut pas être tonton ! s'écria l'enfant, sur le point de pleurer.

– Ah, et qu'est-ce que tu en sais, que je ne suis pas tonton ?

Le jeune homme ouvrit grand la bouche et se mit à rire, cependant ses yeux restaient sérieux et allaient de Rosie à Titi avec une attention un peu froide, songea Rosie.

– Je m'appelle Lagrand, dit-il. Lazare m'envoie vous chercher. Il n'a pas pu venir. Il est en expédition.

– En expédition ?

– Pour ses affaires.

Rosie se sentit froissée, car elle avait prévenu Lazare, son frère unique, trois mois auparavant, de leur arrivée, et Lazare savait qu'elle avait mis presque tout son argent dans les billets, qu'elle ne venait pas le cœur léger ni pour s'offrir un repos pourtant nécessaire.